

Lequel d'entre eux suis-je ?

Misr al-Fatat, 8 octobre 1909

Il est, dans ce pays, des écrivains tels que, lorsque l'un d'eux annonce qu'un article de sa plume doit paraître tel jour dans tel journal, il trouve chez les gens des âmes éprises de ce qu'il écrit et des cœurs avides de le lire, puis des langues qui se délient en louanges et des plumes qui courent à l'éloge — les unes louant l'écrivain pour la seule raison qu'il est l'écrivain, les autres ne se répandant en éloges que par la conviction sincère qu'il a, dans son article, fort bien et justement fait. Et après cela se multiplient les langues et les plumes qui prennent l'article de l'écrivain pour objet de critique, procédant tantôt en sincères conseillères et visant le vrai, tantôt penchant vers le caprice et s'égarant dans la tromperie et l'illusion. Et si la douleur de l'écrivain devant la critique et son dépit contre le critique dépassent parfois la mesure, le réconfort que lui apportent la louange et l'éloge qu'on lui prodigue en atténue souvent la colère et en dissipe le ressentiment : le voilà donc, à tous égards, homme de bonne fortune, dont le rang ne cesse de croître. Quant au malheureux parmi les écrivains, il est de deux sortes : l'un, homme qui n'a rencontré chez les gens qu'un blâme amer et une réprobation humiliante, pour n'avoir pas visé le droit chemin ni été conduit vers le juste. Un tel homme mérite pourtant une part de bonne fortune, car cela même le retient dans les limites voulues, loin de la vanité et de l'amour de la renommée. L'autre, homme qui n'a rencontré chez les gens ni bien ni mal, et n'a goûté d'eux ni douceur ni amertume, faute d'avoir écrit ce qui méritât louange ou blâme, ou parce que son article a rencontré chez les lecteurs des heures de langueur et de lassitude — que Dieu me pardonne de le dire. Mais il est encore un autre homme, qui goûte l'amertume et entend la dureté des propos en défendant la vérité et en la soutenant, et je crois ne l'avoir oublié que parce qu'il est, parmi nous, chose fort rare.

Duquel d'entre eux puis-je donc être? Cette pensée m'est venue à l'esprit et m'a posé la question, après que j'eus lu l'article du vendredi dans *Misr al-Fatat* : il se trouve être le septième publié sous ce titre, et peut-être le quatorzième publié sous cette signature — et me voici comme au tout premier jour où j'écrivis. Je ne le dis pas faute d'avoir entendu quelque mot de louange, car Dieu sait que je ne l'ai ni recherché ni souhaité aujourd'hui. Et si j'en fus autrefois tout à fait épris, elle m'est à présent, comme le dit Ali ibn Abi Talib, « plus insignifiante pour moi

que l'éternuement d'une chèvre » — car je sais que son heure n'est pas encore venue, et je la réserve pour ce jour où elle me cherchera sans que je la cherche. Mais je le dis parce que je n'ai entendu aucune parole de critique ni vu aucun article d'un détracteur, après avoir pourtant invité les lecteurs à me disputer chaque point de ce que j'écris et je dis. J'avais cru mon malheur complet en toute chose, même dans l'écriture, et ma position glissante partout, même parmi les écrivains... J'ai regardé, et j'ai trouvé que je n'étais pas du premier rang des écrivains; cela ne m'a point troublé, car ce rang est un but qu'atteint tout écrivain tel que moi qui n'a mis nulle limite à son amour de bien faire et d'exceller. Puis j'ai regardé encore, et je me suis trouvé l'un des deux hommes du troisième rang; j'ai donc rendu grâce à Dieu de n'avoir fait que passer devant la maison d'Abou Fassada sans m'y arrêter. Et je me suis mis à hésiter entre me placer à la position du premier des deux hommes, pour trouver ainsi le calme et le repos, ou à celle du second, en m'apaisant de prétextes, puis en me tournant vers les lecteurs pour les tirer de leur langueur — et j'y trouverais alors ma pleine part de critique. Et j'avais craint que mon excès d'amour pour la critique ne se changeât en excès d'aversion pour elle, si les nuits du jeûne ne m'avaient réuni à un groupe de gens qui tous me reprochaient des mots fréquents dans mes écrits, les disant étranges et discordants, et dont certains me reprochaient mon goût pour la logique et mon penchant pour elle dans l'article du vendredi, disant : comment sied-il à un homme de lettres, écrivant sur l'amour à l'un des amoureux, de recourir à la logique ou d'y pencher? C'est là, disaient-ils, une injustice manifeste. Ces paroles ne rencontrèrent en moi qu'une âme assoiffée et un cœur qui les désirait ardemment; elles furent comme des gouttes d'eau que l'écho assoiffé aspire, en humectant sa soif et l'apaisant — ainsi de l'homme qui voit son vœu se réaliser après un long espoir et une longue attente. Et si les critiques avaient eu raison, je me serais arrêté à leur jugement et m'y serais tenu tranquille; mais, hélas, ils se trompaient. Quant au premier reproche : la langue arabe, dont nous vantons la richesse et dont nous célébrons l'abondance du fonds, n'a jamais borné son usage courant à ces mots dont nous saturons les journaux chaque jour, et n'est pas étrange tout mot qui pèse sur la langue des raffinés du Caire ou qui heurte leur goût; car ces gens-là ne se plaisent à la langue arabe que si ses mots sont façonnés du souffle de la brise, des regards des yeux et des clins de sourcils; ils n'admettent d'emprunter leur vocabulaire qu'à la respiration des fleurs et au roucoulement des oiseaux; ils veulent que leurs propres oreilles et les langues des autres se taisent, de sorte que ni ils n'entendent, ni les autres ne parlent, mais que les âmes seules s'entretiennent et que les cœurs seuls se confient; ils

s'imaginent que comparer la parole à la perle en fait une perle, et la comparer au vin en fait du vin; ils poussent si loin l'imagination que le spectacle de la réalité leur devient odieux et que sa présentation même leur paraît artificielle. Quelque estime que nous ayons pour le raffinement de ces gens, nous ne consentirons pas que leur délicatesse aille jusqu'à l'affectation et les sorte de la manière de parler propre aux hommes faits. Le raffinement, c'est la noblesse du caractère et la sûreté du goût; l'étrange, c'est seulement ce qu'un Arabe ne saurait comprendre et dont le son heurte son oreille. Nous voici aujourd'hui devant une langue à qui nous voulons rendre son ancienne gloire, et cela ne se fera qu'en extrayant ses perles cachées et en tirant ses tours admirables du fond des lexiques et des pages des livres — et j'y suis, quant à moi, passionnément épris, espérant, s'il plaît à Dieu, y réussir. Quant au second reproche : je ne connais nulle discipline qui guide la recherche des qualités des âmes et de leurs traits particuliers, sinon la logique; et je ne sache pas que suivre la voie de la logique dans le discours soit un défaut chez l'écrivain. Le défaut est seulement de quitter son sujet pour se plonger dans quelque chapitre de logique formelle et s'y engloutir, comme le dit Abou Hilal. Or la logique, dans l'ordre des sens, est ce que la grammaire est dans l'ordre des mots, et toute ma faute est d'avoir redressé une pensée par la logique comme je redresse mes mots par la grammaire. Au reste, c'est comme si ces critiques avaient oublié que j'écrivais à mon ami, le détournant de l'amour et le lui faisant prendre en aversion — et qu'ils me louent, après cela, de mon goût pour la logique et de son emploi, ou qu'ils m'en blâment, je demeure, pour leur critique, du nombre des reconnaissants.